

Langage – politique - media

Thomas : Penses-tu que la poésie ait, dans notre société, dans les sociétés occidentales en général une existence sociale, une place, un rôle social ?

Marc Delouze : La poésie a cette particularité qu'elle vise un public qui ignore qu'elle lui est destinée. Et que parfois elle touche, sans que ce public en ait clairement conscience. Paradoxe ! Celle irrigue la plupart des artistes. Des chorégraphes comme Maguy Marin, des chanteurs et chanteuses comme Angélique Ionatos, des cinéastes comme Kiarostami, des musiciens, des comédiens et même des romanciers ! Ils se nourrissent de poésie, elle est un carburant pour leur propre création. La poésie circule ainsi, et réapparaît, à travers d'autres disciplines artistiques. De ce fait, elle touche un public infiniment plus large que peut le laisser penser le peu d'exemplaires de recueils vendus.

Thomas : La poésie est faite, finalement pour ceux qui n'ont pas accès à cette belle écriture, qui sont dans les marges ?

Marc Delouze : Elle est faite pour tous. Les vrais poètes sont ceux qui, plongeant au plus profond d'eux-mêmes, traversent toutes les couches de leurs « originalités », jusqu'à atteindre le commun à tous : le magma universel, à l'image du magma terrestre. Très exigeant, très ingrat, très difficile, très douloureux parfois. Pas facile de creuser en soi. L'originalité est une carapace qu'on oppose à la standardisation, à la société. Briser cette carapace, voilà en uoi, selon moi, le travail poétique – et aussi politique.

Thomas : Donc, ce n'est pas un travail de l'originale, mais de l'originaire ; justement ce qu'il y a en-deçà de l'idéologie, qui est commun à tous ?

Marc Delouze : La seule chance d'échapper au piège que décrit Bourdieu. Comment, étant dedans, on parvient à être dehors.

Thomas : Penses-tu qu'il est anecdotique que la poésie soit subversive, ou est-ce que le fait de se saisir de la structure du langage, c'est aussi se saisir de la structure normative qu'il véhicule ? Toute entreprise poétique est une entreprise politique et sociale, de subversion ?

Marc Delouze : Je dirais, avec Jean-Pierre Verheggen que je milite pour le langage-ment poétique ». Un poète est politique dans son langage. Comment croire à une poésie « politique » qui utilise des formes traditionnelles.

Thomas : Et est-ce que dans son propre travail, et pour lui-même, en contournant ces normes et cette idéologie, il peut permettre à celui qui le lit d'avoir une autre forme d'engagement dans sa société, d'avoir une forme de recul et, justement donner du champ et permettre une perspective critique par rapport à cette société, en fournissant un autre langage ?

Marc Delouze : J'ai écrit : « un poème ne sera jamais aussi efficace que le couteau de Jacques l'éventreur. ». Je pense que la poésie fait plutôt office de signal d'alarme, de petite lanterne, de petite flamme.

Thomas : Certains poètes mènent un travail de déconstruction des schémas qui nous sont imposés, des schémas de vie. Jean-Pierre Siméon, dans *La vitamine P.*, dit de la poésie qu'elle est subversive, qu'elle peut agir comme une véritable « contre-norme ». Mais à côté de cela, il repère un immense conservatisme des corpus qui sont distillés aux enfants dans les écoles. Donc, à titre d'hypothèse, ne pourrait-on pas considérer que la société accepte et intègre la poésie pour peu qu'elle perde son caractère subversif ?

Marc Delouze : Je ne souscris pas du tout au discours anti école. J'ai grandi dans un milieu où il n'y avait pas de livres, mon père était ouvrier du bâtiment, j'ai donc découvert la poésie à l'école, puis au collège qui m'a fait connaître Lautréamont, Rimbaud, etc. Cela dans des années où l'enseignement n'était pas ultra-révolutionnaire, c'est-à-dire la fin des années 50. Les discours affirmant que la poésie est subversive en soi, mais que l'école défend une poésie « bourgeoise » me semblent assez démagogiques. Les choses sont plus complexes. Tous les chemins peuvent mener à la poésie. L'important, quand on est jeune c'est de découvrir qu'on peut dire des choses *différentes* en les disant *autrement*. Les chemins vers la poésie sont multiples. C'est une alchimie entre ce que l'on reçoit, ce qu'on est et ce qu'on en fait. Je ne crois pas que l'école formate tant que ça.

Thomas : C'était en lien avec la critique de l'institution scolaire que fait, par exemple, Bourdieu.

Marc Delouze : Bourdieu fait une critique du fonctionnement de la structure, effectivement, mais il ne critique pas l'institution scolaire en soit. Ce serait mal venu parce qu'il en est un produit, c'est ce qui l'a formé.

Thomas : N'y aurait-il pas une opposition entre une « parole temporelle », qui colle au présent, la parole médiatique et une « parole a-temporelle », la parole poétique. Est-ce que, pour toi, il en va ainsi, quel est le lien qui peut se faire entre cette vision et la position du poète qui, bien qu'il puisse fantasmagoriquement croire être hors de sa société, est inscrit dans des structures et la société d'une époque ?

Marc Delouze : Gare aux clichés! Le langage politique et médiatique est un langage de « l'ailleurs », il se situe hors de la réalité. C'est un langage désincarné, idéologico-fantasmé, hors sol, qui évoque un monde qui n'existe pas. Au contraire le vrai langage du temps présent, du réel immédiat, c'est le langage poétique. Le poète colle au réel, son langage est le réel. L'image de la poésie comme supplément d'âme ou échappatoire, est totalement fausse. C'est de la confrontation avec la réalité que naît l'acte poétique, l'écriture poétique.

Thomas : Est-ce que, dans notre société totalement sécularisée, la poésie est la dernière marque du sacré, on peut être considérée comme telle ? L'expérience poétique, quand on lit ce que dit Tsvétaieva de son travail, ou Rainer Maria Rilke, cet investissement, cette parole qui demande de laisser exister le silence.

Marc Delouze : La notion de sacré est essentielle. Seule la parole qui touche au sacré nous transforme. Nous fait percevoir une autre dimension, de soi-même et du réel. Je n'ai pas de définition du sacré, c'est comme la poésie, dès qu'on essaie de la circonscrire elle s'échappe.

Thomas : Les thèmes qui viennent à ceux à qui l'on parle de poésie, sont la mort et l'amour, quand les langages politiques et médiatiques colleraient directement au champ de l'exprimable, un champ structuré d'emblée, tandis que la poésie se jette dans l'inexprimable.

Marc Delouze : La poésie fait raisonner le silence et percevoir l'absence. Le mot est là pour cerner le silence, pas pour le supprimer. De même qu'une torche dans la nuit permet de mesurer l'étendue de l'obscurité. On vient du silence, on y retourne.

Thomas : Peut-on considérer que la poésie ne met pas avant tout en valeur de la parole, mais qu'elle vise à montrer qu'à l'extérieur de cette parole, il existe un lieu de la non-parole, donc du non-investissement idéologique? Ne donne-t-elle pas du champ, ne montre-t-elle pas qu'à l'extérieur de cette société structurée par l'idéologie, existe une marge, et que le monde ne se réduit pas à ce qu'on veut bien en montrer et à ce qu'on veut bien en dire ?

Marc Delouze : A faire respirer le réel. On a tellement peur du vide ! Et cette peur du vide crée, finalement, un plus grand vide. On sait bien qu'il n'y a rien de tel que de se trouver seul en montagne ou face à la mer, ou dans le désert, pour sentir à quel point on est remplis d'univers. Du philosophe Pierre Desproges, cette phrase merveilleuse : « J'aime mieux être mal avec moi-même que bien avec les autres. ». Quand on est seul, on est plein d'autres.

Thomas : C'est l'impossible équilibre, parce qu'on sait, en même temps, que la réponse au doute est impossible.

Marc Delouze : Un poète se doit d'être un « beau solitaire ».

Thomas : D'où vient ton propre engagement ? Dans la préface au livre publié pour les 30 ans des Parvis poétiques, tu parles d'une « position esthétique », entre le politique et le poétique, disant que tu fus très engagé dans ces deux voies, mais que tu sentais les insuffisances de ces deux engagements.

Marc Delouze : J'ai eu une activité politique, en même temps qu'une activité poétique. Je n'ai jamais vécu de tension entre les deux. Je ne crois pas avoir mis de la politique dans ma poésie ou mis de la poésie dans la politique. J'ai échappé à la tentation d'utiliser le langage pour défendre des idées.

Thomas : Est-ce que c'est précisément parce que la poésie ne défend rien, et qu'ainsi elle offre un plus grand contre-pouvoir contre l'idéologie ? Parce que, précisément, si elle défendait quelque-chose, elle serait nécessairement rattrapée par son temps, rattrapée par le fil de l'histoire.

Marc Delouze : Elle ne défend pas une opinion à un moment donné. Elle n'est pas là pour *défendre* (une idée, un projet...). Elle est là pour *dire*. Je dirais même qu'elle est n'existe que pour s'entendre dire.

Thomas : Qu'est-ce que tu entends par là ?

J'ai écrit tout un livre chez Verdier sur des lieux dans le monde, des voyages. Ce ne sont pas des récits de voyage, mais l'histoire d'un regard, le mien en l'occurrence, *en voyage*. D'où cette nécessité de constamment s'interroger. Il ne s'agit pas de changer ce qu'on est, mais de *s'interroger* sur ce qu'on est.

Thomas : C'est là, en ce sens, qu'il atteint à son existence en tant que poème.

Marc Delouze : Si le poète s'interroge, le lecteur s'interrogera, lui aussi. Dans ce sens, c'est politique. Chaque fois que je le relis le Bateau ivre, je suis différent.

Thomas Il y a dans la lecture du poème une formation du lecteur par ce questionnement ouvert ?

Marc Delouze : Le fantasme du poète serait de faire en sorte que chaque lecteur qui le lit devienne poète en le lisant.

Thomas Si la poésie est un rapport de soi à soi, de qui lit à qui écrit, est-ce que ça peut être un appel à la responsabilité ?

Marc Delouze : Je serai plus prudent. Le langage, comme on le dit de Dieu, « reconnaîtra les siens ». Au fond, je ne sais pas ce que signifie responsabilité, responsabilité par rapport à quoi ? J ne me sens pas responsable du monde. Je suis seulement interpellé par ce qui s'y passe.

Thomas J'ai l'impression, qu'aujourd'hui, si peu de gens sont investis dans leur vie, dans ce sens que la parole médiatique, comme structure, serait tellement forte et tellement efficace, que le monde s'oublie.

Marc Delouze : Je ne regarde jamais la télé – que je ne possède pas. Plus les émissions sont intéressantes, moins il faut les regarder. Ce n'est pas le contenu qui compte, c'est la forme qui emprisonne ce contenu. Le formatage du regard. Terrible et dangereux. Les gens ne croient pas la télé, il n'y a que la télé pour penser qu'elle convainc les gens. Et les journalistes pour se croire importants. Tout le monde se fout de leur parole. Mais les spectateurs *regardent* la télé. Et ne voient rien : cette façon de découper la réalité en tranches, de chasser le silence, de se couper la parole, de fonctionner à coups de formules, comme des slogans publicitaires. Bref : de hacher menu toute pensée. La télé fonctionne comme les ventouses : entre ton œil et la chose vu, rien que du vide.

La seule télé acceptable serait celle des intégristes musulmans : les paroles du Coran qui défilent, avec en fond le son psalmodié. Ils touchent ainsi à l'essentiel. Seul compte le contenu : la forme est archi minimaliste.

Thomas En ce sens, que les médias occupent l'espace ?

Marc Delouze : Comme une armée d'occupation ! Ils occupent notre tête, notre temps, nos loisirs. Tout. C'est le contraire absolu de la poésie. Le jour où la poésie apparaît à la télé, c'est la mort de la poésie. Les poètes qui passeront auront su se conformer aux codes. La parole poétique sera elle aussi formatée. Quoi que tu fasses : brûler un billet de banque comme Gainsbourg, se bourrer la gueule comme Bukowsky, tout en ressort formaté : du spectacle.